

Dossier de presse trigon-film

LAMB

Un film de Yared Zeleke
Ethiopie, 2015



DISTRIBUTION

trigon-film
Limmatauweg 9
5408 Ennetbaden
Tél: 056 430 12 30
Fax: 056 430 12 31
info@trigon-film.org
www.trigon-film.org

CONTACT MEDIAS

Martial Knaebel
079 438 65 13
romandie@trigon-film.org

MATERIEL PHOTOGRAPHIQUE

www.trigon-film.org

FICHE TECHNIQUE

Réalisation Yared Zeleke
scénario Yared ZELEKE avec la collaboration de Géraldine BAJARD Musique
Christophe CHASSOL
Image Josée DESHAIES
Montage Véronique BRUQUE
Son Till Heinrich RÖLLINGHOFF, Rainer HEESCH
Mixage Tobias FLEIG
Décors Laurence BRENGUIER
Costumes Sandra BERREBI
Producteurs Laurent LAVOLE, GLORIA FILMS/ Ama AMPADU, SLUM KID FILMS/
Johannes REXIN, HEIMATFILM

FICHE ARTISTIQUE

Ephraim Rediat AMARE
Tsion Kidist SIYUM
Emama Welela ASSEFA
Solomon Surafel TEKA
Azeb Rahele TESHOME
Abraham Indris MOHAMED

FESTIVALS

Cannes 2015, Un Certain Regard
Toronto 2015, Contemporary World Cinema

SYNOPSIS

Pour échapper à la sécheresse, le père d'Ephraïm décide de chercher du travail à la ville. Il confie alors son fils à un cousin éloigné, habitant une zone épargnée par le désastre. Pour le jeune garçon, une nouvelle vie commence qu'il n'aime pas et il fera tout pour repartir dans sa région natale. Son seul ami est son mouton que son oncle projette de sacrifier à la prochaine fête religieuse. Rien qu'à cette idée, l'envie d'Ephraïm de s'enfuir devient encore plus grande.

RESUME DU FILM

La mère d'Ephraïm vient de mourir, épuisée par la sécheresse qui sévit dans la région. Le père décide alors de quitter cette terre ingrate pour essayer de trouver un travail à la ville. Ephraïm, éploré par la perte de sa mère, reporte toute son affection sur son jeune mouton Chuni. En chemin vers la ville, son père confie le jeune garçon à un parent éloigné, Salomon, qui vit dans une région plus verte et plus fertile. Ce dernier promet au père de faire un homme de son fils. Mais Ephraïm n'est pas vraiment attiré par les travaux de la terre, habitué d'être auprès de sa mère.

D'elle, il a appris à cuisiner et il aide volontiers les femmes de sa nouvelle maison, provoquant les sarcasmes et la colère de Salomon. La grand-mère et la femme de Salomon, au contraire, apprécie son aide et le talent qu'il montre à apprêter les plats. Parmi les femmes, il y a la jeune Tsion, une cousine qui passe son temps à lire. Elle sera le seul soutien pour Ephraïm qui projette toute son affection sur son mouton. Lorsque Salomon parle de sacrifier Chuni à la prochaine fête, Ephraïm décide de le cacher. Chez un marchand de la ville tout d'abord, puis dans le troupeau d'une petite bergère musulmane, avant de trouver le moyen de rentrer chez lui.

Ce moyen, il le trouve en confectionnant des boulettes de légumes qu'il va vendre au marché. Les femmes sont heureuses, car il rapporte de l'argent. Il ne leur dit pas qu'il en met la majeure partie de côté pour payer le prix du voyage de retour. La situation devient dramatique lorsque la plus jeune fille de Salomon tombe gravement malade et l'argent d'Ephraïm permettrait d'acheter les médicaments pour guérir l'enfant. C'est le moment que choisit Tsion pour quitter le village pour la ville. Ephraïm décide d'acheter de quoi nourrir l'enfant correctement, mais il ne peut pas vraiment se décider: partir ou aider à sauver l'enfant?

BIOFILMOGRAPHIE DU REALISATEUR

Yared Zeleke est né en Ethiopie en 1978. Après avoir obtenu une licence en Développement international à l'université Clark, aux Etats-Unis, il étudia le cinéma à l'université de New York, se spécialisant dans l'écriture et la réalisation. Avant d'entamer une carrière de cinéaste, il a travaillé pour de nombreuses ONG aux Etats-Unis, en Ethiopie, Namibie et en Norvège.

Yared Zeleke a écrit, produit, réalisé et monté plusieurs courts-métrages documentaires (Allula) et de fiction (Housewarming). Il a aussi travaillé avec le réalisateur Joshua Atesh Litle pour le documentaire The Furious Force of Rhymes, qui fut récompensé par de nombreux prix. En Ethiopie, son pays natal, il a monté des films documentaires pour l'Organisation des Nations Unies pour le Développement industriel.

Yared Zeleke terminait, en 2015, son premier long-métrage, LAMB, tourné sur les haut-plateaux au nord de l'Ethiopie.



NOTES DE YARED ZELEKE À PROPOS DE *LAMB*

Il y a une similitude entre *LAMB* et mon parcours de vie en ce que le film est profondément personnel et inévitablement politique. Il s'agit d'un drame du passage à l'âge adulte, en partie autobiographique, sur le courage, les peines et l'humour dans la vie quotidienne de mon pays natal. L'histoire est une fable réaliste qui se déroule dans une région vaste, verte et volcanique, aux vallées encaissées, de l'Ethiopie contemporaine qui est confrontée à la dégradation du climat. Alors que le thème premier de *LAMB* est la perte, la famine se tient en arrière-fond. Mon centre d'intérêt n'était pas, cependant, la famine elle-même, mais plutôt ses effets (effectifs et potentiels). Plus précisément, je voulais donner un aspect humain aux événements tragiques qui ont pris la vie de millions de gens en racontant une histoire à travers les yeux d'un garçon.

L'histoire d'Ephraïm âgé de neuf ans est ainsi à prendre comme une métaphore aussi bien de l'Ethiopie que de ma propre expérience. Il y a beaucoup de parallèles entre le protagoniste et moi. J'ai été élevé en Ethiopie par des femmes de caractère. Je préférais cuisiner dans la cuisine avec ma grand-mère plutôt que de faire du sport avec les garçons du voisinage. Le conflit en cours et le chaos régnant dans mon pays m'a aussi fait perdre ma famille et mon foyer alors que j'avais dix ans.

J'ai grandi dans les taudis d'Addis Abeba pendant une des plus sombres périodes des 3000 ans d'histoire de l'Ethiopie. L'empereur Haïlé Selassie venait juste d'être renversé par un coup d'Etat militaire avec pour conséquence de jeter le pays dans des cycles de guerre et de famine. Dans sa tentative de prendre le contrôle et d'asseoir son autorité, la junte militaire, connue comme le «Derg» (Le comité) instaura un pouvoir tyrannique. Des dizaines de milliers de dissidents furent emprisonnés ou exécutés sans jugement. Je me souviens des soldats qui vinrent arrêter mon père; les pleurs pour mon cousin qui fut abattu parce qu'il était instruit, un médecin; et ma mère me disant qu'elle m'abandonnait pour trouver une vie meilleure ailleurs.

Malgré les désordres, j'ai eu une enfance heureuse en Ethiopie. Le proverbe traditionnel africain, «il faut un village pour élever un enfant», sonne juste concernant mon éducation. Dans mon voisinage, les adultes se sont occupés collectivement de nous tous, les enfants, en nous distrayant des horreurs du Derg avec l'école, l'église et les films. Ma grand-mère était ma tutrice principale. Elle était vénérée pour ses talents de conteuse autant que pour ses cérémonies du café. (Après tout, elle était de Kaffa, là où était né le grain de café.) Je me rappelle du pain épicé de ma tante; des numéros de travesti comiques de mon cousin; les majestueuses montagnes boisées encerclant la ville; et les feux de camp, chantant et dansant pendant les vacances.

LAMB mélange fable et réalisme, quoique dans des décors naturels, afin de refléter la complexité de la vie dans mon ancien pays. Les aspects semblables au conte de fée: un enfant cherche un moyen de rentrer chez lui avec son meilleur ami le mouton pour fuir l'oncle diabolique. Le tout au milieu de montagnes magiques et d'une «forêt interdite». Ephraïm peut seulement se confier au mouton plutôt qu'à aucun adulte. Il se sent plus chez lui dehors dans la nature qu'à l'intérieur de la hutte de ses parents qui le rend claustrophobe en raison de toutes les tensions et du désordre de la maisonnée.

Bien que *LAMB* soit raconté depuis la perspective de l'enfant, l'intrigue aussi bien que la tonalité restent complexes. Une grande partie de l'histoire a pour toile de fond la vie pénible, dure à la peine, d'une ferme en Ethiopie. Ephraïm y est laissé par son père pour qu'il ait une vie meilleure. Dans ce nouveau foyer étranger, les femmes peuvent sembler comme des fées lui offrant une réparation. Mais elle sont, au bout du compte, des figures maternelles insensibles. Ephraïm doit finalement choisir entre le sacrifice de son seul ami et la survie de toute une famille. Le récit n'évite pas le sérieux de son traumatisme. Mais il ne s'attarde pas non plus sur la tragédie. Dans un portrait absent de romantisme, les scènes fantastiques, tendres, drôles et optimistes se tissent toutes à travers les aventures d'Ephraïm.

L'histoire se déroule pendant les vacances de printemps éthiopiennes, fête de la Sainte Croix, en 2010. Comme cette année-là, les pluies de l'hiver sont tombées trop peu et trop tard, la majeure partie des cultures n'ont pas mûri, amenant les conditions pour une autre grande famine. C'est en fait une situation problématique qui a tendance à croître en Ethiopie où la terre paraît bonne, mais rien n'y a poussé qui puisse donner à manger à la population. Les paysans qui forment jusqu'à 85 pour cent de la population du pays l'appellent la «déception verte». En dépit du dilemme difficile, les croyants célèbrent les fêtes religieuses avec ferveur. La coexistence de conditions extrêmes est un trait commun en Ethiopie: des hivers froids et humides aux étés brûlants; de la prodigalité des repas de fête aux tourments de la faim durant les sécheresses; et d'un riche passé, comprenant une culture culinaire développée et la seule langue écrite d'Afrique à un présent pauvre. Ces contrastes et ces contradictions du pays se reflètent dans le récit.

En premier, *LAMB* étudie comment un enfant réagit à la perte. Ephraïm a la nostalgie de sa famille et du foyer qu'il a perdu. La nourriture comme incarnation de la famille et du foyer est un autre thème important de l'histoire. Pour moi, il était nécessaire d'intégrer la question de la nourriture et ses paradoxes parce que mon pays a une longue histoire d'insécurité par rapport à la nourriture.

L'Ethiopie reste gravée dans la mémoire collective mondiale pour ses grandes famines, et particulièrement celles des années 80. Dans l'histoire, la nourriture symbolise la survie et l'amour: Ephraïm a perdu sa mère à cause de la faim; la menace d'une famine à venir le sépare de son père; il est toujours en train de voler, ou de chercher de quoi nourrir son mouton; et il cuisine pour surmonter son traumatisme aussi bien que pour sauver le mouton et retourner sur sa terre natale. En fait, Ephraïm cuisine de manière obsessionnelle car cela lui donne un sentiment de contrôle et, dans son subconscient, une preuve de son amour inconditionnel puisque c'est de sa mère qu'il a acquis ce talent. Le mouton représente aussi le lien matériel avec sa mère. Alors qu'il le voit comme un ami, ses parents voit l'animal comme de la nourriture.

L'historien Howard Zinn écrivait: «Si nous ne voyons que le pire, cela annihile notre capacité à faire quelque chose». Bien que j'aie grandi dans une période d'oppression politique, de guerre et de famine, j'ai vu beaucoup de moments magiques et beaucoup de ténacité de la part des gens autour de moi. Ephraïm a enduré des expériences traumatisantes. Mais il a aussi grandi entouré d'un amour profond. Au lieu de rester une victime désarmée par les circonstances, il prend sur lui et réagit pour

surmonter les obstacles. Dans cette histoire tragique, j'avance l'idée que nous avons tous la capacité de faire quelque chose. Dans *LAMB*, il est autant question d'espoir que de perte. Je l'ai réalisé à la fois dans un besoin de partager avec le monde ce que je sais de la réalité éthiopienne et de ses mythes, et comme une façon de traiter de mes propres expériences d'enfant, dans l'espoir d'aller à la rencontre de ceux qui pourraient se sentir seuls dans leur histoire.

Le tournage en Ethiopie

La première partie de *LAMB* fut tournée dans les plaines brûlantes de Gondar. La seconde le fut dans les hautes terres froides, aussi à Gondar, à une altitude située entre 2100 jusqu'à près de 3000 mètres d'altitude. La plupart des fermiers avec qui nous avons travaillé n'avaient pas d'électricité. Certains des enfants n'avaient encore jamais vu d'Européens, ce qui a causé une avalanche de cris. Nous étions donc comme des extra-terrestres venus de très loin avec un équipement étrange et des intentions douteuses. Surmontant les obstacles petits ou écrasants – un acteur près d'être encorné par un buffle, un autre presque assommé par un cheval et 2^e assistant réalisateur tombant d'un véhicule au moment où la caméra tournait –, nous nous sommes arrangés pour finir le film à temps.

Comme tous les films, chacune des étapes fut un défi absolu dans tous les sens. Mais le plus difficile pour moi fut encore la bureaucratie éthiopienne. On peut contrôler la plupart des facteurs de la réalisation, plus ou moins, mais une bureaucratie, ça me dépasse. La menace suprême étant que votre projet est dans un état de danger constant d'être arrêté pour la raison la plus mince. Néanmoins les autorités nous ont autorisé à faire le film. Nous avons obtenu le soutien des Ethiopian Airlines, détenue par le gouvernement, qui nous a apporté un énorme soutien logistique dans le transport de l'équipe et du matériel, à l'intérieur du pays, ainsi qu'à l'extérieur.

Ce que j'ai appris de cette expérience peut être résumé par un nom féminin traditionnel en amharique et aussi le titre de mon premier projet documentaire - «Tigist Means Patience». Pour faire un film qui ait du sens et de la valeur dans un lieu comme l'Ethiopie, vous aurez besoin d'un énorme capital de patience et de temps.